

UNE SI BELLE GLACE - UN CROCHET DU CÔTE DU NORD

Il nous semble presque unimaginable, à nous autres Combiens, alors que ceux de Berne n'étaient installés dans le Pays de Vaud que depuis trente ans, que deux des trois communes que nous connaissons n'étaient pas encore formées officiellement, que pas une des maisons construites alors n'est plus debout, et Dieu sait si nous en possédons malgré tout encore des anciennes érigées au XVIIe siècle, ailleurs qu'ici, des hommes et des femmes, des enfants surtout, s'ébattaient déjà sur la glace des canaux ou des étangs.

Nous n'allons pas dans ce chapitre refaire l'histoire du patin, simplement prendre conscience que ce sport, ou ce loisir, est vieux, très vieux, qu'il s'inscrit déjà peut-être dans l'histoire à peine le moyen-âge est-il terminé, que dans tous les cas nous le trouvons connu, pratiqué, aimé, au XVIe siècle déjà. Le prouve le peintre Bruegel qui nous a donné entre autres, avec son œuvre que l'on intitule « les chasseurs dans la neige », elle est de 1565, l'une des plus belles peintures de l'art occidental. C'est à vrai dire un monument incomparable que cette peinture-là, plus, c'est un monde reconstitué, c'est le présent fixé à jamais, comme pris dans la glace, et auquel il est possible malgré tout de redonner vie quand nous le voulons par le miracle de la raison et de la poésie.

D'autres ont parlé avec succès de cette œuvre magistrale :

« Pour les uns il s'agit de janvier ; pour les autres, février ; pour d'autres encore, novembre-décembre ; ce qui, au fond, a peu d'importance. Ce qui compte c'est la beauté sublime de cette peinture au coloris très sobre, banc-noir-gris, une des compositions les plus subtiles et expressives, d'une étonnante perfection formelle : de l'impeccable arabesque des arbres nus à l'ampleur spatiale du paysage neigeux mesurée par le vol d'un oiseau ; de la courbe du rythme de la composition épousant celle du terrain dans sa descente vers les étangs gelés où s'agite la foule menue des patineurs à la fatigue silencieuse des chasseurs ; et du groupe raffiné des chiens imprimés sur le blanc froid de la neige, aux paysans affairés autour du feu en arrière-plan. « On n'a jamais exprimé avec tant d'intensité toute la poésie du paysage nordique, dans sa tristesse lourde et pesante mais non dénuée de majesté ; tout est dit avec une netteté grandiose, sans nébulosité sentimentale, sans complications exagérées, fait rare dans la peinture du Nord ».¹

Ce qui compte aussi et par dessus tout, c'est le rêve que vous offre cette peinture. Vous ne la verrez peut-être pas en vrai. Il faudrait pour cela aller à Vienne et pénétrer dans le Kunsthistorisches Museum, ce n'est donc pas la porte d'à côté ! Mais vous avez la possibilité de la découvrir dans des livres, entre

¹ Tout l'œuvre peint de Bruegel l'Ancien, Flammarion, 1968

autres celui ci-dessous. Planche XXVIII-XXIX, page grande ouverte devant vous pour vous offrir à nouveau ce miracle... Vous êtes non pas parmi les chasseurs, gros et lourds, fatigués, terre à terre, que la poésie du paysage n'effleure pas, mais seul, pas loin et c'est par une autre voie, plutôt sur la droite, léger cheminet pratiqué dans la neige par ceux qui vont en forêt, que vous descendez la colline pour gagner les étangs. Mais déjà, de la mi-pente, vite un regard sur le paysage étalé à vos pieds. Le ciel est d'un vert gris qui lâchera quelques flocons avant que l'après-midi ne se termine. Le froid est intense. Il l'est depuis dix jours déjà, venu après une première neige épaisse et lourde maintenant durcie, gelant les étangs praticables après trois jours. Il y a donc une semaine que l'on patine. Et on le fait avec une frénésie rare, comme si l'on avait attendu cette première glace depuis des mois déjà et qu'il n'y avait plus qu'elle capable de vous offrir ce dont vous aviez besoin, le mouvement certes, se bouger la moindre après trop d'engourdissement, mais surtout cette joie d'aller si vite et si facilement.

Vous les voyez, les enfants du village, car en cette heure de la journée, il peut être quatre heures, les adultes sont encore au boulot, et même ils ne pourront aujourd'hui les rejoindre, ni demain non plus, seul dimanche prochain si le temps le permet leur laissera à leur tour l'occasion de s'ébattre parmi eux. Et ces gamins et gamines, auxquels se mêlent tout de même quelques grandes personnes, jouent et se poursuivent. Ils se tiennent par la main, par la taille, ils font des figures, l'un d'eux tire une grosse fillette un peu molle et paresseuse à la robe rouge et au bonnet blanc. On rigole, n'empêche. On fait le mort couché sur la glace à la suite d'une chute légère. On met ses patins assis au bord de l'étang. Un chien est là lui aussi, pas trop rassuré sur cette surface nouvelle pour lui. Et plus loin que l'étang les cheminées fument, car nous sommes au cœur de l'hiver, il fait froid, depuis longtemps et les maisons se sont glacées que l'on réchauffe à peine. Mieux vaut une pièce bien chaude, dit-on, la cuisine, que trois ou quatre qui ne le seraient qu'à moitié. Et puis il y a l'écurie aussi où les grosses vaches mangent et ruminent, chaleur humide, faible lumière, odeur de fumier et de paille. C'est rassurant, tout ça. Et l'un dans l'autre ça permet de passer l'hiver.

Certains se sont mis sur l'autre étang, séparé du premier par une bande de terrain couverte elle aussi de neige. Ceux-là, plus calmes, et c'est la raison pour laquelle ils ne se sont pas mêlés aux autres, jouent avec des boules et des bâtons, avec des cruches que l'on lance à la surface de la glace. On est attentif. C'est du sérieux. Tandis que là-bas, par delà le pont du vieux moulin, on les voit se dessiner sous les arches, deux petites filles, presque des dames dans leur allure, arrivent, l'une tirant l'autre qui elle aussi à revêtu son épaisse robe de tissu rouge et chaud.

Il fait certes froid, le nez et les oreilles vous piquent malgré les gros bonnets ou casquettes que vous avez mis, les joues vous brûlent mais qu'importe, on ne saurait se refuser le plaisir inouï, presque irréel, de patiner. Ce ne sont pas des

jours où l'on ne saurait rester que dans la maison sans rien faire, même au coin du feu. On préfère le dehors glacé et les étangs gelés. On glisse. On tombe. On se relève. On pousse la fille que l'on aime en secret. On lui donne vite un gros baiser sur ses grosses joues rouges et froides. Comme elle sent bon la fille ! On regarde les chars de bois arrivés de la forêt. On plaint les adultes qui n'ont eue que le boulot et rien de ces plaisirs d'hiver. On est bien. On pense parfois au souper, tiens, à la bonne soupe et au lait chaud qui nous réchaufferont. On pense au lit et aux couvertures sous lesquelles on sera si bien. Et puis on ne pense plus à rien, qu'à jouer, qu'à se poursuivre. Qu'à goûter sans borne à ce présent si beau et si bon que très certainement il s'inscrira à jamais dans la mémoire collective. Car de telles pages de cette histoire quotidienne ne sauraient s'oublier. Elles sont la richesse d'une civilisation, ce qu'il y en a de meilleur tandis qu'ailleurs qu'ici, par delà ces collines et ces montagnes, l'on crie famine ou l'on se tue. Non, restez ici, vivez, profitez. Aimez.

Et moi enfin à mon tour descendu de la colline, assis sur la neige au bord de l'étang, je lace mes patins puis je m'en vais sur la glace pour faire cent fois le tour de l'étang. C'est le bonheur !

C'était précisément il y a trois cent quarante ans !

Les chasseurs dans la neige, d'après Bruegel – Christian Viguié

Au milieu du quotidien la tristesse s'enneige.

*Votre retour, la couronne de l'haleine
des chiens.*

*Vous vous approchez vers un gris de tuiles et de ciel
qu'aucun oracle ne délite.*

Vous attendent une ronce heureuse, un feu violent.

*La pureté de l'imaginaire n'est qu'une brindille
dans la glace, le cri noir d'une corneille.*

*Des traces sont emprisonnées dans votre cœur, ont
arraché la douceur à la neige mortelle
et amoureuse.*

*D'où venez-vous, d'un long matin qui plonge
Dans l'âge et s'évanouit dans les mains.*

Un autre texte parmi tant d'autres...

Le regard partant de l'angle gauche suit la courbe de cette plaine côtière qui descend vers les étangs gelés et remonte vers les pics neigeux à l'arrière-plan. Là, le regard arrêté ne peut que glisser à gauche vers une mer qui se confond avec l'horizon.

Tout ce qui vit – arbres, animaux et hommes – est de couleur sombre et les ombres font défaut sous un soleil caché. Les chasseurs s'éloignent vers la vallée ; les quatre arbres et l'oiseau en vol semblent tracer leur itinéraire. Leur butin est maigre et leur fatigue, silencieuse. Ils passent devant l'auberge dont l'enseigne « In den Hert » (« Au Cerf ») souligne, avec ironie peut-être, le thème de la chasse et de l'échec.

Devant l'auberge, on fait un feu de paille, allusion au cochon tué que l'on s'apprête à rôtir. En bas, de minuscules personnages patinent sur l'eau gelée, indifférents, semble-t-il, aux activités utiles et à la monotonie de ce monde glacé.

Le décor est imaginaire : étangs gelés et jeux hivernaux propres aux Pays-Bas, sommets blancs qui font songer à la Suisse. Ces pics suggèrent la suprématie de la nature et le destin qu'elle impose à l'homme. Les maisons même semblent écrasées, tassées sous les toits lourds de neige. La joie et la tristesse, le réconfort d'une cheminée qui fume et le deuil devant l'immuable, cohabitent ici comme dans la vie. Tout rejette l'hiver qui pourtant s'impose froidement.





